

s'épuiser sans fruit ; vous verrez tout périr autour de vous ; vous vous retrouverez presque au même point de barbarie dont vous avez voulu vous tirer, et vous y resterez jusqu'à ce que les circonstances fassent sortir de votre propre sol une police indigène dont les lumières étrangères peuvent tout au plus accélérer les progrès. N'en espérez pas davantage, et cultivez votre sol.

Un autre avantage que vous y trouverez, c'est que les sciences et les arts nés sur votre sol s'avanceront peu à peu à leur perfection, et que vous serez des originaux ; au lieu que, si vous empruntez des modèles étrangers, vous ignorerez la raison de leur perfection, et vous vous condamneriez à n'être jamais que de faibles copies.

xxiv.
L'Europe
doit-elle con-
tinuer son
commerce
avec les
Indes ?

Après avoir développé la manière dont les nations de l'Europe ont conduit jusqu'à présent le commerce des Indes, il convient d'examiner trois questions qui semblent naître du fond du sujet, et qui ont partagé jusqu'ici les esprits. Doit-on continuer ce commerce ? Les grands établissemens sont-ils nécessaires pour le faire avec succès ? Faut-il le laisser dans les mains des compagnies exclusives ? Nous porterons dans cette discussion l'impartialité d'un homme qui n'a dans cette cause d'autre intérêt que celui du genre humain.

L'ignorance ou la mauvaise foi corrompent tous les récits. La politique ne juge que d'après ses vues, le commerce que d'après ses intérêts. Il

n'y a que le philosophe qui sache douter qui se taise quand il manque de lumières, et qui dise la vérité quand il se détermine à parler. En effet, quelle récompense assez importante à ses yeux pourrait le déterminer à tromper les hommes et à renoncer à son caractère ? La fortune ? il est assez riche s'il a de quoi satisfaire à ses besoins singulièrement bornés. L'ambition ? s'il a le bonheur d'être sage, on peut lui porter envie, mais il n'y a rien sous le ciel qu'il puisse envier. Les dignités ? on ne les lui offrira pas, il le sait ; et on les lui offrirait, qu'il ne les accepterait pas sans la certitude de faire le bien. La flatterie ? il ignore l'art de flatter, et il en dédaigne les méprisables avantages. La réputation ? en peut-il obtenir autrement que par la franchise ? La crainte ? il ne craint rien, pas même de mourir. S'il est jeté dans le fond d'un cachot, il sait bien que ce ne sera pas la première fois que des tyrans ou des fanatiques y ont conduit la vertu, et qu'elle n'en est sortie que pour aller sur un échafaud. C'est lui qui échappe à la main du destin, qui ne sait par où le prendre, parce qu'il a brisé, comme dit le stoïcien, les anses par lesquelles le fort saisit le faible pour en disposer à son gré.

Ceux qui voudront considérer l'Europe comme ne formant qu'un seul corps dont les membres sont unis entre eux par un intérêt commun, ou du moins semblable, ne mettront pas en pro-

blème si les liaisons avec l'Asie lui sont avantageuses. Le commerce des Indes augmente évidemment la masse de nos jouissances. Il nous donne des boissons saines et délicieuses, des commodités plus recherchées, des ameublemens plus gais, quelques nouveaux plaisirs, une existence plus agréable. Des attrait si puissans ont également agi sur les peuples qui, par leur position, leur activité, le bonheur de leurs découvertes, la hardiesse de leurs entreprises, pouvaient aller puiser ces délices à leur source; et sur les nations qui n'ont pu se les procurer que par le canal intermédiaire des états maritimes, dont la navigation faisait refluer dans tout notre continent la surabondance de ces voluptés. La passion des Européens pour ce luxe étranger a été si vive, que ni les plus fortes impositions, ni les prohibitions et les peines les plus sévères n'ont pu l'arrêter. Après avoir lutté vainement contre un penchant qui s'irritait par les obstacles, tous les gouvernemens ont été forcés de céder au torrent, quoique des préjugés universels, cimentés par le temps et l'habitude, leur fissent regarder cette complaisance comme nuisible à la stabilité du bonheur général des nations.

Il était temps que cette tyrannie finît. Douterait-on que ce soit un bien d'ajouter aux jouissances propres d'un climat celles qu'on peut tirer des climats étrangers? La société universelle existe pour l'intérêt commun et par l'intérêt ré-

ciproque de tous les hommes qui la composent. De leur communication il doit résulter une augmentation de félicité. Le commerce est l'exercice de cette précieuse liberté, à laquelle la nature a appelé tous les hommes, a attaché leur bonheur, et même leurs vertus. Disons plus, nous ne les voyons libres que dans le commerce; ils ne le deviennent que par les lois qui favorisent réellement le commerce; et ce qu'il y a d'heureux en cela, c'est qu'en même temps qu'il est le produit de la liberté, il sert à la maintenir.

On a mal vu l'homme quand on a imaginé que, pour le rendre heureux, il fallait l'accoutumer aux privations. Il est vrai que l'habitude des privations diminue la somme de nos malheurs; mais, en retranchant encore plus sur nos plaisirs que sur nos peines, elle conduit l'homme à l'insensibilité plutôt qu'au bonheur. S'il a reçu de la nature un cœur qui demande à sentir; si son imagination le promène sans cesse malgré lui sur des projets ou des fantômes de félicité qui le flattent, laissez à son âme inquiète un vaste champ de jouissances à parcourir. Que notre intelligence nous apprenne à voir dans les biens dont nous jouissons des motifs de ne pas regretter ceux auxquels nous ne pouvons atteindre: c'est là le fruit de la sagesse. Mais exiger que la raison nous persuade de rejeter ce que nous pourrions ajouter à ce que nous possédons, c'est contredire la nature; c'est anéantir peut-être les premiers prin-

cipes de la sociabilité, c'est transformer l'univers en un vaste monastère, et les hommes en autant d'oisèux et tristes anachorètes. Supposons ce projet rempli, et, jetant un coup-d'œil sur le globe, demandons-nous à nous-mêmes si nous l'aimions mieux tel que nous le verrions que tel qu'il était.

Comment réduire l'homme à se contenter de ce peu que les moralistes prescrivent à ses besoins? Comment fixer les limites du nécessaire, qui varie avec sa situation, ses connaissances et ses désirs? A peine eut-il simplifié par son industrie les moyens de se procurer la subsistance, qu'il employa le temps qu'il venait de gagner à étendre les bornes de ses facultés et le domaine de ses jouissances. De là naquirent tous les besoins factices. La découverte d'un nouveau genre de sensations excita le désir de les conserver, et la curiosité d'en imaginer d'une autre espèce. La perfection d'un art introduisit la connaissance de plusieurs. Le succès d'une guerre occasionnée par la faim ou par la vengeance donna la tentation des conquêtes. Les hasards de la navigation jetèrent les hommes dans la nécessité de se détruire ou de se lier. Il en fut des traités de commerce entre les nations séparées par la mer comme des pactes de société entre les hommes semés et rapprochés par la nature sur une même terre. Tous ces rapports commencèrent par des combats et finirent par des associations. La

guerre et la navigation ont mêlé les sociétés et les peuplades. Dès-lors les hommes se sont trouvés liés par la dépendance ou la communication. L'alliage des nations fondues ensemble dans l'incendie des guerres s'épure et se polit par le commerce. Dans sa destination, le commerce veut que toutes les nations se regardent comme une société unique, dont tous les membres ont également droit de participer aux biens de tous les autres. Dans son objet et ses moyens, le commerce suppose le désir et la liberté concertée entre tous les peuples de faire tous les échanges qui peuvent convenir à leur satisfaction mutuelle. Désir de jouir, liberté de jouir, il n'y a que ces deux ressorts d'activité, que ces deux principes de sociabilité parmi les hommes.

Que peuvent opposer à ces raisons d'une communication libre et universelle ceux qui blâment le commerce de l'Europe avec les Indes? Qu'il entraîne une perte considérable d'hommes; qu'il arrête le progrès de notre industrie; qu'il diminue la masse de notre argent? Il est aisé de détruire ces objections.

Tant que les hommes jouiront du droit de se choisir une profession, d'employer à leur gré leurs facultés, ne soyons pas inquiets de leur destinée. Comme dans l'état de liberté chaque chose a le prix qui lui convient, ils ne braveront aucun danger qu'autant qu'ils en seront payés. Dans des sociétés bien ordonnées, chaque individu doit

être le maître de faire ce qui convient le mieux à son goût, à ses intérêts, tant qu'il ne blesse en rien la propriété, la liberté des autres. Une loi qui interdirait tous les travaux où les hommes peuvent courir le risque de leur vie condamnerait une grande partie du genre humain à mourir de faim, et priverait la société d'une foule d'avantages. On n'a pas besoin de passer la ligne pour faire un métier dangereux; et, sans sortir de l'Europe, on trouverait des professions beaucoup plus destructives de l'espèce humaine que la navigation des Indes. Si les périls des voyages maritimes moissonnent quelques hommes, donnons à la culture de nos terres toute la protection qu'elle mérite, et notre population sera si nombreuse, que l'état pourra moins regretter les victimes volontaires que la mer engloutit. On peut ajouter que la plupart de ceux qui périssent dans ces voyages de longs cours sont enlevés par des causes accidentelles qu'il serait facile de prévenir par un régime de vie plus sain, et par une conduite plus réglée. Mais quand on ajoute aux vices de son climat et de ses mœurs les vices corrupteurs des climats où l'on aborde, comment résister à ce double principe de destruction?

En supposant même que le commerce des Indes dût coûter à l'Europe autant d'hommes que l'on prétend qu'il en absorbe ou qu'il en fait périr, est-il bien certain que cette perte n'est pas réparée et compensée par les travaux dont il est

la source, et qui nourrissent, qui multiplient la population? Les hommes dispersés sur les vaisseaux qui voguent vers ces parages n'occuperaient-ils pas sur la terre une place qu'ils laissent à remplir par des hommes à naître? Qu'on jette un regard attentif sur le grand nombre d'habitans qui couvrent le territoire resserré des peuples navigateurs, et l'on sera convaincu que ce n'est pas la navigation d'Asie, ni même la navigation en général qui diminue la population des Européens, mais qu'elle seule balance peut-être toutes les causes de dépérissement et de décadence de l'espèce humaine. Rassurons encore ceux qui craignent que le commerce des Indes ne diminue les occupations et les profits de notre industrie.

Quand il serait vrai que cette communication aurait arrêté quelques-uns de nos travaux, à combien d'autres n'a-t-elle pas donné naissance! La navigation lui doit une grande extension. Nos colonies en ont reçu la culture du sucre, du café et de l'indigo. Plusieurs de nos manufactures sont alimentées par ses soies et par ses cotons. Si la Saxe et d'autres contrées de l'Europe font de belles porcelaines; si Valence fabrique des pékins supérieurs à ceux de la Chine même; si la Suisse imite les mousselines et les toiles brodées de Bengale; si l'Angleterre et la France impriment supérieurement des toiles; si tant d'étoffes inconnues autrefois dans nos climats occupent au-

jourd'hui nos meilleurs artistes, n'est-ce pas de l'Inde que nous tenons tous ces avantages ?

Allons plus loin, et supposons que nous ne devons aucun encouragement, aucune connaissance à l'Asie : la consommation que nous faisons de ses marchandises n'en doit pas nuire davantage à notre industrie. Car avec quoi les payons-nous ? N'est-ce pas avec le prix de nos ouvrages portés en Amérique ? Je vends à un Espagnol pour cent francs de toile, et j'envoie cet argent aux Indes. Un autre envoie aux Indes la même quantité de toile en nature. Lui et moi en rapportons du thé. Est-ce qu'au fond notre opération n'est pas la même ? Est-ce que nous n'avons pas également converti en thé une valeur de cent francs en toile ? Nous ne différons qu'en ce que l'un fait ce changement par deux procédés, et que l'autre le fait par le moyen d'un seul. Supposez que les Espagnols au lieu d'argent me donnent d'autres marchandises dont l'Inde soit curieuse : est-ce que j'aurai diminué les travaux de la nation quand j'aurai porté ces marchandises aux Indes ? N'est-ce pas la même chose que si j'y avais porté nos productions en nature ? Je pars d'Europe avec des marchandises de manufactures nationales. Je les vais changer dans la mer du Sud contre des piastres. Je porte ces piastres aux Indes. J'en rapporte des choses utiles ou agréables. Ai-je rétréci l'industrie de l'état ? Non, j'ai étendu la consommation de ses produits, et j'ai multiplié

ses jouissances. Ce qui trompe les gens prévenus contre le commerce des Indes, c'est que les piastres arrivent en Europe avant d'être transportées en Asie. En dernière analyse, que l'argent soit ou ne soit pas employé comme gage intermédiaire, j'ai échangé directement ou indirectement avec l'Asie des choses usuelles contre des choses usuelles, mon industrie contre son industrie, mes productions contre ses productions.

Mais, s'écrient quelques esprits chagrins, l'Inde a englouti dans tous les temps les trésors de l'univers. Depuis que le hasard a donné aux hommes la connaissance de la métallurgie, disent ces censeurs, on n'a cessé de cultiver cet art. L'avarice, pâle, inquiète, n'a pas quitté ces rochers stériles où la nature avait enfoui sagement de perfides trésors. Arrachés des abîmes de la terre, ils ont toujours continué de se répandre sur sa surface, d'où, malgré l'extrême opulence des Romains, de quelques autres peuples, on les a vus disparaître en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie même. Les Indes les ont absorbés. L'argent prend encore aujourd'hui la même route. Il coule sans interruption de l'Occident au fond de l'Orient, et s'y fixe sans que rien puisse jamais le faire rétrograder. C'est donc pour les Indes que les mines du Pérou sont ouvertes ; c'est donc pour les Indiens que les Européens se sont souillés de tant de crimes en Amérique. Tandis que les Espagnols épuisent le sang

de leurs esclaves dans le Mexique pour arracher l'argent des entrailles de la terre, les Baniens se fatiguent encore davantage pour l'y faire rentrer. Si jamais les richesses du Potosi tarissent ou s'arrêtent, notre avidité sans doute ira les déterrer sur les côtes du Malabar où nous les avons portées. Après avoir épuisé l'Inde de perles et d'aromates, nous irons peut-être, les armes à la main, y ravir le prix de ce luxe. Ainsi nos cruautés et nos caprices entraîneront l'or et l'argent dans de nouveaux climats, où l'avarice et la superstition les enfouiront encore.

Ces plaintes ne sont pas sans fondement. Depuis que les autres parties du monde ont ouvert leur communication avec l'Inde, elles ont toujours échangé des métaux contre des arts et des denrées. La nature a prodigué aux Indiens le peu dont ils ont besoin; le climat leur interdit notre luxe, et la religion leur donne de l'éloignement pour les choses qui nous servent de nourriture. Comme leurs usages, leurs mœurs, leur gouvernement sont restés les mêmes au milieu des révolutions qui ont bouleversé leur pays, il n'est pas permis d'espérer qu'ils puissent jamais changer. L'Inde a été, l'Inde sera ce qu'elle est. Tout le temps qu'on y fera le commerce on y portera de l'argent, on en rapportera des marchandises. Mais, avant de se récrier contre l'abus de ce commerce, il faut en suivre la marche, en voir le résultat.

D'abord il est constant que notre or ne passe

pas aux Indes. Ce qu'elles en produisent est augmenté continuellement de celui du Monomotapa, qui y arrive par la côte orientale de l'Afrique et par la mer Rouge; de celui des Turcs, qui y entre par l'Arabie et par Bassora; de celui de Perse, qui prend la double route de l'Océan et du continent. Jamais celui que nous tirons des colonies espagnoles et portugaises ne grossit cette masse énorme. En général, nous sommes si éloignés d'envoyer de l'or dans les mers d'Asie, que pendant long-temps nous avons porté de l'argent à la Chine pour l'y échanger contre de l'or.

L'argent même que l'Inde reçoit de nous ne forme pas une aussi grosse somme qu'on serait tenté de le croire en voyant la quantité immense de marchandises que nous en tirons. Leur vente annuelle s'élève depuis quelque temps à cent soixante millions. En supposant qu'elles n'ont coûté que la moitié de ce qu'elles ont produit, il devrait être passé dans l'Inde, pour leur achat, quatre-vingts millions, sans compter ce que nous aurions dû y envoyer pour nos établissemens. On ne craindra pas d'assurer que depuis quelque temps toutes les nations réunies de l'Europe n'y portent pas annuellement au-delà de vingt-quatre millions. Huit millions sortent de France, six millions de Hollande, trois millions d'Angleterre, trois millions de Danemark, deux millions de la Suède, et deux millions du Portugal. Il faut donner de la vraisemblance à ce calcul.

Quoiqu'en général les Indes n'aient nul besoin ni de nos denrées, ni de nos manufactures, elles ne laissent pas de recevoir de nous, en fer, en plomb, cuivre, en étoffes de laine, en quelques autres articles moins considérables, pour la valeur du cinquième au moins de ce qu'elles nous fournissent.

Ce moyen de payer est grossi par les ressources que les Européens trouvent dans leurs possessions d'Asie. Les plus considérables, de beaucoup, sont celles que les îles à épicerie fournissent aux Hollandais, et le Bengale aux Anglais.

Les fortunes que les marchands libres et les agens des compagnies font aux Indes diminuent encore l'exportation de nos métaux. Ces hommes actifs versent leurs capitaux dans les caisses de leur nation, dans les caisses des nations étrangères, pour en être payés en Europe, où ils reviennent tous un peu plus tôt un peu plus tard. Ainsi une partie du commerce se fait aux Indes avec l'argent gagné dans le pays même.

Il arrive encore des événemens qui mettent dans nos mains les trésors de l'orient. Qui peut douter qu'en renversant des trônes dans le Décan et dans le Bengale, et en disposant à leur gré de ces grandes places, les Français et les Anglais n'aient mis dans leurs mains les richesses accumulées dans ces contrées opulentes depuis tant de siècles? Il est visible que ces sommes réunies à d'autres moins considérables que les Européens

ont acquises par la supériorité de leur intelligence et de leur courage, ont dû retenir parmi nous beaucoup d'argent, qui, sans ces révolutions, aurait pris la route de l'Asie.

Cette riche partie du monde nous a même restitué une partie des trésors que nous y avons versés. Personne n'ignore l'expédition de Nadir-Chah dans l'Inde; mais tout le monde ne sait pas que ce terrible vainqueur arracha à la mollesse, à la lâcheté des Mogols pour plus de deux milliards en espèces ou en effets précieux. Le palais seul de l'empereur en renfermait d'incalculables et sans nombre. La salle du trône était revêtue de lames d'or : des diamans en ornaient le plafond. Douze colonnes d'or massif, garnies de perles et de pierres précieuses, formaient trois côtés du trône, dont le dais surtout était digne d'attention. Il représentait la figure d'un paon qui, étendant sa queue et ses ailes, couvrait le monarque de son ombre. Les diamans, les rubis, les émeraudes, toutes les pierreries dont ce prodige de l'art était composé, représentaient au naturel les couleurs de cet oiseau brillant. Sans doute qu'une partie de ces richesses est rentrée dans l'Inde. Les guerres cruelles qui depuis ce temps-là ont désolé la Perse auront fait enterrer bien des trésors venus de la conquête du Mogol. Mais il n'est pas possible que différentes branches de commerce n'en aient fait couler quelques parties en Europe par des canaux trop connus pour en parler ici.

Admettons, si l'on veut, qu'il n'en ait rien reflué parmi nous; la cause de ceux qui condamnent le commerce des Indes, parce qu'il se fait avec des métaux, n'en sera pas meilleure. Il est aisé de le prouver. L'argent ne croît pas dans nos champs; c'est une production de l'Amérique qui nous est transmise en échange de nos productions. Si l'Europe ne le versait pas en Asie, bientôt l'Amérique serait dans l'impossibilité de le verser en Europe. Sa surabondance dans notre continent lui ferait tellement perdre de sa valeur, que les nations qui nous l'apportent ne pourraient plus en tirer de leurs colonies. Une fois que l'aune de toile, qui vaut présentement vingt sols, sera montée à une pistole, les Espagnols ne pourront plus l'acheter pour la porter dans le pays où croît l'argent. Ce métal leur coûte à exploiter. Dès que la dépense de cette exploitation sera décuplée, sans que l'argent ait augmenté de prix, cette exploitation, plus onéreuse que profitable à ses entrepreneurs, sera nécessairement abandonnée. Il ne viendra plus de métaux du Nouveau-Monde dans l'ancien. L'Amérique cessera d'exploiter ses meilleures mines, comme par degrés elle s'est vue forcée d'abandonner les moins abondantes. Cet événement serait même déjà arrivé, si elle n'avait trouvé un débouché d'environ trois milliards en Asie par la route du Cap de Bonne-Espérance, ou par celle des Philippines. Ainsi ce versement de métaux dans l'Inde, que tant de gens aveuglés

par leurs préjugés ont regardé jusqu'ici comme si ruineux, a été également utile, et à l'Espagne dont il a soutenu l'unique manufacture, et aux autres peuples, qui sans cela n'auraient pu continuer à vendre ni leurs productions ni leur industrie. Le commerce des Indes ainsi justifié, il convient d'examiner s'il a été conduit dans les principes d'une politique judicieuse.

On a assez généralement refusé aux Indiens cet élan de vertu qui pousse impérieusement l'âme aux actions héroïques; mais leur probité fut célèbre dans les siècles les plus reculés. Les peuples anciens qui trafiquaient avec eux se louèrent toujours de leur bonne foi. Aussi ne leur vit-on jamais prendre des mesures contre des violences ou des perfidies que rien ne les autorisait à soupçonner. S'ils s'étaient permis d'élever des comptoirs fortifiés, ils auraient craint d'éloigner d'eux et les artistes et les cultivateurs. Ils auraient craint de donner des soupçons aux souverains qui les admettaient franchement dans leurs rades. Ils auraient craint que des défiances réciproques ne provoquassent des hostilités. Ils auraient craint que les dépenses inséparables de la guerre n'absorbassent les bénéfices du commerce. Ils auraient craint de se voir chassés d'une région avec laquelle il leur convenait d'entretenir des liaisons suivies. Ces considérations les décidèrent à faire paisiblement leurs échanges, et l'événement prouva la sagesse de ce système.

xxv.
L'Europe a-t-elle besoin de grands établissements dans les Indes pour y faire le commerce?